

# Pages de la guerre 14-18 en Picardie :

## LA SOMME - QUENNEVIERES - LAFFAUX - UGNY-LE-GAY

d'après les lettres et carnets de deux combattants :

un officier : **lieutenant Henri du PAYRAT**, 4<sup>o</sup> régiment de cuirassiers à pied

un simple poilu : **Léon BERNARD**, 4<sup>o</sup> régiment de cuirassiers à pied.

par **Marthe CAILLAUD**

Le hasard m'a fait découvrir récemment le livre édité en 1920 à la mémoire du lieutenant du PAYRAT à partir de ses lettres et de son journal de guerre dans lequel il cite le nom de mon père, Léon BERNARD, parmi les blessés de son peloton, lors de la bataille de Laffaux. C'est avec une grande émotion que j'ai alors trouvé un lien avec les propres souvenirs de guerre écrits par mon père qui se dit, dans ses carnets "de la section DUPAYRAT lieutenant". Mon père n'avait pas eu connaissance du livre de ce dernier et pourtant, leurs récits parallèles permettent une vision simultanée des événements vécus à deux niveaux mais non sans similitude parfois.

Ils ne se sont peut-être pas **regardés**. Mais ils ont **vu** et **vécu** la guerre l'un près de l'autre. Sans la guerre il est probable que ces deux jeunes hommes n'auraient jamais pu se rencontrer. Ils venaient de deux mondes différents.

Que leurs écrits aujourd'hui réunis, les rapprochent à nouveau, "pour la mémoire".

**Lt.P.** - *Lieutenant du PAYRAT*

**L.B.** - *L. BERNARD*

**M.C.** M. CAILLAUD, fille de L. BERNARD, qui a dû faire, hélas, de sévères coupures dans le livre du Lt du PAYRAT et résumer certaines longueurs des écrits de son père, condensant ainsi ce double document pour permettre son insertion dans cette revue.

### I - Début dans l'armée - Départ pour le Front Premières impressions de guerre et de tranchées

**M.C.** Léon BERNARD qui a à peine 20 ans à la déclaration de la guerre, après avoir attendu en vain son ordre d'appel sous les drapeaux, quitte Ourscamp le 29 août 1914 au matin, avec une dizaine de jeunes du pays alors que les allemands avancent rapidement vers Noyon. On entend le canon quand ces jeunes, fuyant l'envahisseur se dirigent par la forêt vers Compiègne où ils arrivent assez tard dans l'après-midi.

La ville est dans une grande effervescence le bureau de Recrutement où ils se rendent est en plein déménagement car il faut sauver les archives avant l'arrivée des Allemands. On leur griffonne des ordres de transports. Pour Léon Bernard et un de ses camarades, ils doivent rejoindre l'Ecole Militaire à Paris.

Ils réussissent le soir à monter dans un train archi-bondé de soldats et de civils et après un voyage assez long et laborieux ils se présentent à l'Ecole Militaire. C'est là qu'ils feront "leurs classes" au 2<sup>o</sup> Régiment de Cuirassiers.

Plusieurs fois il est question de départ pour le front.

.../...

(\*) Henri Noël du PAYRAT, naquit le 12 août 1896 à St Germain en Laye (Seine et Oise), "il est tombé glorieusement pour la France" le 28 septembre 1918.

(\*) Léon BERNARD, naquit le 16 août 1894 à Ourscamp (Oise), il est décédé le 30 septembre 1971.

N.B. les soulignés indiquent les ressemblances trouvées dans les lieux, les situations ou les impressions portant sur les mêmes faits.



**Au début de 1915**, ce départ est à nouveau remis par l'arrivée d'une centaine de chevaux à moitié sauvages offerts par le Canada à la France : superbes bêtes qu'il faut dresser.

**Fin avril 1915**, un nouveau bruit de départ se précise : visites médicales, habillement de campagne et le 15 mai 1915, c'est le départ pour la Somme à Canaples et à Flixecourt.

**L.B.** - ... pays de tissage comme à Ourscamp, toutes les ouvrières qui sortent de l'usine Saint-Frères ont du duvet de coton dans les cheveux.

Les grands hangars de l'usine vont abriter hommes et chevaux.

Mais le colonel qui commande ici le 2<sup>o</sup> Cuir. veut bien des chevaux mais des hommes il n'en veut pas actuellement car le régiment doit se re-former complètement. Le lieutenant Gouin (de qui je suis l'ordonnance) s'offre de faire quelque chose pour tâcher de me faire rester ici. Je l'en remercie **mais je préfère m'en remettre à la chance** et laisser faire les événements.

Je retrouve donc l'Ecole Militaire, content **mais quand même un peu déconfit**. Je refais l'exercice, monte au manège les quelques chevaux qui sont restés ici, je prends la garde tous les 3 ou 4 jours, puis il est question d'un nouveau départ, nous sommes rhabillés cette fois en tenue de fantassin. (...)

**M.C.** Vers le début de **juin 1915** deux compagnies de son régiment (dont la sienne) sont affectées à un groupe léger de cavalerie à pied qui s'est constitué sur le Front même en Artois. Ce groupe léger aura une autonomie complète et un secteur postal : le 104. Les différents escadrons continueront à porter l'écusson de leur régiment d'origine, pour lui : le 2<sup>o</sup> Cuir.

*Henri du PAYRAT a 18 ans à la déclaration de la guerre.*

**Lt.P. - Paris 30 décembre 1914 (journal)**

*Dans combien de temps reviendrai-je écrire tranquillement mon journal à mon bureau ? Dieu seul le sait ! En attendant, je vais m'engager, **faire mon devoir** de français, je vais vraiment vivre !*

*Tours 27 mars 1915 (à son père)*

*(...) je comptais t'annoncer la grande nouvelle : je suis reçu 8<sup>o</sup> à l'examen d'E.O.R. de St-Cyr sur 330 candidats*

*Résumons cette année.*

*le 2 janvier 1915, je m'engage.*

*Mon Dieu ! que ce jour-là vous m'avez bien inspiré !*

*Et pourtant, j'entrais au régiment les yeux fermés ne me doutant pas une minute de ce qu'est la vie militaire : je peux dire que, depuis cette date, j'ai appris plus de la vie que pendant toutes les années qui l'avaient précédée. Cette leçon de la vie a été pour moi une terrible désillusion ! comme je me l'imaginai meilleure !*

*Moi qui suis si optimiste, je deviens misanthrope quand je vois tout ce qui se passe autour de moi : peut-être cela tient-il à ce fait que j'ai appris trop de choses en si peu de temps, sans avoir le loisir de réfléchir, et de peser le pour et le contre (...)*

**St-Cyr 28 août 1915**

*Réunion d'adieu au manège "Guibert".*

*Ce n'est pas sans émotion, je dois le dire que j'ai quitté St Cyr où j'ai passé de bien bons moments !*

**L.B.** - Et nous voilà prêts à partir **fin juin 1915**.

Nous **quittons** donc encore une fois cette **Ecole Militaire** où j'ai passé **quelques bons mois**.

Cette fois, c'est pour de bon. Nous nous rendons à pied à la gare du Nord avec tout le barda : sac complet avec couverture roulée, une paire de chaussures neuves sur le côté, bidon, gamelle, plat de campement, cartouchières, etc (...)

Nos wagons sont accrochés à un train de marchandises et en route ! direction le Nord : Creil, Beauvais, Abbeville, nous roulons vers le front. Nous débarquons de nuit du côté de Doullens à Saulzy-l'Arbret -Pas-de-Calais où stationne le dépôt Divisionnaire (...)



**M.C.** C'est dans cette région qu'il va découvrir les tranchées, à Bailleulmont, Bailleulval, Basseux. Monter en ligne devant Ransart (occupé par les allemands), être de faction des heures et des heures durant dans les cagnas, abris individuels, qui ne sont que des trous creusés dans les parois des tranchées soutenus par quelques rondins. Puis la relève ; quelques jours de repos à Barly et à Beaumetz-les-Loges. Au bout de quelques jours c'est à nouveau le front à Wailly.

**L.B.** - Au début d'octobre 1915, le groupe léger revient à Saultry-l'Arbret, pour y embarquer cette fois.

Nous partons en wagons à bestiaux. Pour nous tous 3<sup>o</sup> compagnie du 1<sup>o</sup> bataillon, c'est la joie, on aime le changement, depuis 2 mois qu'on se déplace régulièrement tous les 15 jours.

On cause de tout excepté de la guerre, où on sera demain, dans un an, avant de recevoir un obus ou une balle dans la peau...

On touche des vivres pour 2 jours, donc nous devons aller assez loin Amiens, Beauvais, Compiègne. Il fait nuit noire quand nous y arrivons mais pas de halte, défense de quitter les wagons, au bout d'une heure nous prenons la direction Compiègne-Roye.

Nous arrivons tard dans la nuit à Villers-sur-Coudun - Braisnes, nom de la gare que je parviens à déchiffrer dans l'obscurité, car ici, pas de lumière, nous ne sommes pas très loin du front 10 à 12 kms en ligne droite.

Tout le monde descend. Alignement, appel, un petit repos. Pas de jus : les roulantes sont derrière. Sac au dos, par compagnie direction Elincourt-Ste-Marguerite. Nous relevons des tirailleurs marocains. Ma compagnie est logée dans un grand bâtiment, vers l'église. Nous restons quelques jours. Il y a encore des civils malgré quelques bombes de temps en temps, ils vendent tous du "pinard", des cartes, papier à lettre, pierres à briquet, amadou, crayons ordinaires et à encre, etc ...

**Lt.P.** - *Le Boisle (N.O. de la Somme) 20 octobre 1915.*

*Je trouve décidément que la vie du front est encore la plus agréable et que nous n'exagérions pas quand nous étions **exaspérés** à St Cyr par les neuf décisions successives qui fixaient **notre départ au front à des dates plus ou moins lointaines**. J'y suis enfin ! Et pour rien au monde, je ne voudrais retourner à l'arrière !*

## II - Dans l'Oise devant Thiescourt

**"j'ai bien vu ce que c'était que la guerre : une chose épouvantable"**

**L.B.** - Nous sommes au début de **novembre 1915**, à quelques 10 Kms d'Ourscamp... Je pense à mes parents. Au bout de quelques jours nous montons aux tranchées qui sont situées en plein bois et à flanc, entre l'Ecouvillon et le village de Thiescourt occupé par les allemands. Le secteur est assez calme, les tranchées dans les bois sont loin les unes des autres. Tout se borne à des bombardements par l'artillerie et tous les soirs des patrouilles. Les réseaux de barbelés devant les tranchées sont larges et solidement enroulés à même les arbres. Dans Thiescourt toutes les nuits on entend des bruits de chevaux et de chariots, des voix qui parlent fort, aussi nous ne dormons guère, constamment aux aguets. Nous faisons grand usage de fusées éclairantes au magnésium, projetées par un fusil. Elles s'épanouissent en éclatant, puis restent suspendues éclairant pendant un certain temps, retenues qu'elles sont par un petit parachute de belle soie blanche et fine. Comme il y a des arbres ces petits carrés blancs restent accrochés et alors c'est la chasse dès la tombée du jour, aux petits bouts de soie (...)

Les patrouilles de nuit que nous faisons prennent de plus en plus d'ampleur, nous ramenons presque à chaque sortie quelques prisonniers de la landwehr, 38<sup>o</sup> bavarois. Nous avons la chance pendant notre séjour (qui va durer jusqu'à la fin de 1915) de n'avoir aucun tué au bataillon, quelques blessés légers seulement. Par contre, les 2<sup>o</sup> et 3<sup>o</sup> bataillons qui, eux, sont plus à gauche que nous vers "les Bocages" et les "Boucaudes" qui sont des hameaux de Thiescourt, ont pas



mal de tués qui ont tous été inhumés au petit cimetière de soldats à côté des carrières Chauffour où il y avait en plus du PC du colonel, l'Etat-Major, les cuisines, la musique et tout le service sanitaire : médecin, aide-major et l'aumônier du bataillon. Dans ces vastes carrières souterraines il y avait une chapelle taillée à même la pierre, des bancs, des sculptures (...)

Après 15 jours de tranchées, nous revenons à Elincourt. Les gars de la 3<sup>e</sup> sont contents car un groupe assez important devrait partir en permission de détente de 7 jours, dont le lieutenant Maurel de la section. A moins que ? ... Tant qu'on n'est pas dans le train qui vous emmène on ne peut rien dire...

Elincourt a reçu quelques obus pendant notre séjour aux tranchées, l'église a été touchée et comme notre cantonnement est à côté ... Pas de blague !

Après être allé encore une fois en ligne c'est le départ, fin **décembre 1915** d'Elincourt, et par étapes : Ravenel, Cempuis nous quittons l'Oise et nous arrêtons à Saumont la Poterie (Seine-inférieure) où nous restons un mois environ.

**Lt.P. - Rivière (Pas de Calais tout près de Bailleulval et Bailleulmont)**

**27 novembre 1915.**

Je peux enfin dire que je suis au front et je t'écris sous un commencement de bombardement du village où je me trouve. Voici nos 75 qui ripostent et les boches ont l'air de vouloir cesser. Demain j'irai en première ligne occuper un poste dont je suis enchanté et que le colonel m'a confié à la **section de mitrailleurs**.

**Rivière, 4 décembre 1915.**

J'avais souvent ouï dire que les tranchées étaient quelque chose de terrible et je constate que, vraiment, cela est exact : où sont les tranchées bétonnées, éclairées et chauffées qu'on nous avait promises pour cet hiver !

Soixante centimètres de boue jaune, pas d'abris, ceux qui existent s'effondrant à qui mieux mieux, boyaux qui nous viennent à mi-corps si bien que les boches vous voient et vous tirent dessus comme en terrain plat, enfin un bombardement fréquent avec de grosses marmites, et dire que ce secteur est classé parmi les meilleurs !

**6 décembre 1915.**

Pour la première fois je puis dire que j'ai un commandement au front : depuis hier **je commande la section de mitrailleurs**.

**L.B. -** Les allemands attaquent en force à Verdun (**février 1916**), d'aucuns disent qu'on va y aller. Heureusement, il y a contre-temps. Mais comme on a jugé qu'il y a assez longtemps que nous flânons par ici, alors en route par étapes nous nous rendons dans les environs de Montdidier.

Tout le premier groupe léger va prendre position dans les tranchées de **l'Echelle St Aurin (...)**

Ma section, à cette époque, je **suis à la compagnie de mitrailleurs**, tient un front circulaire devant le château du pays qui est en ruine ; nous sommes installés dans les douves. Secteur calme, on ne peut pas tenter grand chose ni d'un côté, ni de l'autre. Ce sont presque tout marécages. Les fantassins que nous avons relevés nous ont passé en consigne une belle vache normande trouvée errante dans la plaine et lui ont fait un abri presque en première ligne, à chaque relève on désigne un soldat qui s'en occupe et va la traire la nuit. Elle donne paraît-il du lait qui s'en va forcément vers le PC du colonel.

**Lt.P. - 1er février 1916 (à son père)**

(...) combien stupide cette campagne de journaux, hurlant par dessus les toits que l'on devrait mettre autour de Paris les meilleurs avions et les meilleurs pilotes ! Ils sont bien plus utiles au front ! La leçon des zeppelins sera profitable : sans eux, un certain nombre de nos compatriotes finiraient par croire que nous ne sommes plus en guerre !

Quelques-uns de plus sur Londres et les anglais auraient compris la situation plus vite, n'attendant pas un an et demi avant le vote de la conscription !

**L.B. -** Depuis **février 1916** nous sommes dans ce secteur qui est devenu très mauvais du fait que **les artilleurs français tirent sans arrêt** sur les tranchées



et les arrières des boches, aussi il ne se passe pas de jour sans que nous n'ayons des tués et des blessés.

**Lt.P. - Bois du Sabot, en première ligne ; 8 mai 1916 (à son père)**

Je t'écris aujourd'hui confortablement installé dans une tranchée pas loin des boches. Calme presque absolu, à part le sifflement de quelques balles. Nous occupons un point particulièrement intéressant : le secteur du Pigeonnier, Marquivillers (près de l'Echelle St Aurin) (...)

**Bois du Sabot, 11 mai 1916.**

Journée qui marquera dans ma vie, car cette fois j'ai bien vu ce que c'était que la guerre : **une chose épouvantable !**

**17 mai 1916.**

Quelle nuit infernale ! **Les batteries placées autour de Marquivillers ont lancé 13000 obus sur la relève du 17<sup>e</sup> corps boche ; et cela de 11 h du soir à 3 heures du matin. Impossible de décrire le chahut ! Ce matin un lieutenant et 3 hommes blessés au Pigeonnier qui ne cesse d'être marmité.**

### III - La mise à pied du 4<sup>e</sup> Cuir.

- Point de rencontre entre les 2 jeunes combattants -  
- opérations dans la Somme - La Maissonnette

**L.B. -** Nous voici au printemps 1916.

Nous allons quitter ce secteur. Il y a presque un an que le 1<sup>er</sup> groupe léger de cavalerie a été créé et maintenant qu'on se connaît, que nous connaissons les gradés et que les gradés nous connaissent, qu'on a eu plus ou moins de souffrance ensemble, nous allons être dissous et dispersés d'un côté et d'autre.

Nous sommes relevés les premiers jours d'avril par le 236<sup>e</sup> d'infanterie. La relève finie nous allons à Guerbigny pour nous entendre dire par le capitaine commandant la compagnie, qu'il nous quittait ce jour-même, (nous ne reverrons plus le capitaine de GUIROYE) que nous allons tous passer au 4<sup>e</sup> régiment de cuirassiers qui venait d'être démonté par décision ministérielle.

Et voilà, marchons pour le 4<sup>e</sup> Cuir. à pied !

régiment de Cambrai, des chti'mi, je ne serai plus le seul de la section à venir des régions envahies.

Nous embarquons par le train pour Gournay-en-Bray (Seine-Inférieure). Là, c'est la dislocation complète du 1<sup>er</sup> groupe léger.

Nous apprenons que les 9<sup>e</sup> et 11<sup>e</sup> cuirassiers sont démontés également.

Le 4<sup>e</sup> régiment de cuirassiers qui doit nous absorber est déjà à pied d'oeuvre.

D'autres renforts arrivent : des chasseurs à cheval, des hussards également "démontés", des officiers (beaucoup de jeunes). Nous allons former un régiment de cuirassiers à pied.

Dans Gournay qui est une belle petite ville, on s'interpelle : "où que tu vas, quel bataillon ?"...

Chacun va se faire photographier et puis ... on attend le départ.

Moi, je reste à mon 1<sup>er</sup> bataillon avec mes copains, Rémy Maurice et Ragon (un oisien de Nanteuil le Haudoin). (...)

Maintenant, les compagnies sont formées, on nous a distribué des écussons 4<sup>e</sup> Cuirassiers pour recoudre aux capotes et aux vestes, et nous voilà fin prêts pour d'autres destinées, bonnes ou mauvaises ...

**Lt.P. - Buicourt (près Songeons Oise) 24 mai 1916.**

Le 4<sup>e</sup> Cuirassiers suit le sort commun et est mis à pied. Que la volonté de Dieu se fasse ! Nous n'y pouvons rien et **j'ai toujours eu pour principe de suivre ma destinée.**

Peut-être ce sacrifice, imposé à tant de cavaliers, nous vaudra-t-il la victoire finale ! ... (...)

**Gournay en Bray, 15 juin 1916 (à sa mère)**



Je dois prendre le commandement de mon peloton cet après-midi. Cela me console de la mise à pied du régiment, au moins en partie, et puis, à voir défiler nos hommes, on croirait voir des fantassins de tout temps ; ils valent tous les chasseurs à pied et **marchent avec un entrain merveilleux** : on nous considère comme troupes d'élite, et on nous équipe comme telles.

**Nous travaillons très dur : exercices et marches.** Dès que j'ai une minute à moi c'est pour monter à cheval. Comme tu le vois, le moral est bon, et je m'estime très heureux et très fier de faire partie du 4<sup>o</sup> cuirassiers à pied.

**L.B.** - Vers le début juillet 1916 on nous embarque en camions pour la région de Conty, à Courcelles-sous-Thoix et Lavacquerie. Là : service en campagne tous les jours et exercices pour que les nouveaux gradés puissent prendre leurs hommes en main, sans doute. On reste une quinzaine de jours dans cette région. **Je suis dans la section DUPAYRAT, lieutenant,** et dans le 3<sup>o</sup> escadron sont venus s'ajouter : Lafon, Deparis, Brion, (mes inséparables), Prévost, de Vimont et Lamblin ainsi que le caporal Yvonnet.

**Lt.P. - La Vacquerie, 8 août 1916 (à son grand-père)**

Figurez-vous que votre petit-fils fume maintenant !

Oh ! quelques cigarettes de temps à autre : il faut bien devenir quelque peu "poilu", surtout quand on a l'honneur d'être fantassin. Je suis joliment bien partagé : j'ai le commandement d'un peloton et des élèves-brigadiers de l'escadron.

**Froissy (Somme), 19 août 1916**

Les bruits les plus variés circulent : on parle d'offensive pour le 22. Nous montons aux tranchées demain, au **nord de Biaches.**

**L.B.** - C'est vers le début d'août que nous embarquons en camions pour la Somme à Biaches et Herbecourt, village complètement rasé et qui vient d'être repris aux troupes allemandes (...)

**On va relever des coloniaux** dont les agents de liaison sont déjà sur place pour nous conduire à Flaucourt, autre village rasé, par le boyau Romain Desfossés le seul pour aller en ligne. 7 Kms dans la boue jusqu'aux mollets pour atteindre "la Maissonnette" où sont les premières lignes secteur de bataille, qui vient d'être conquis aux allemands qui si vengent en écrasant sans arrêt avec de gros obus les positions françaises car, il n'y a pas encore de tranchées ni d'abris, on se relève comme ça, dans des trous. Les allemands ne savent pas au juste où sont les français. Il en est de même pour nous autres des allemands.

Les pertes en hommes sont journalières surtout de nuit, car les maudites fusées éclairantes allemandes créent un jour artificiel et comme **nous ne sommes ravitaillés que la nuit**, gare à celui qui se laisse surprendre. Il n'est pas rare à ceux qui vont au jus de voir le matin, au tout petit jour, au ravin "des colonels", une vingtaine de pauvres gars alignés par terre, fauchés la nuit précédente et amenés là avant le jour par les brancardiers divisionnaires.

**Ici, pas de relève,** c'est trop dangereux, nous restons 15 jours en lignes et partons à l'arrière du front pour nous retaper et recevoir du renfort (...)

**Lt.P. - Froissy, 20 Août 1916**

(...) Le soir, vers 7 heures et demie, on se met en route, sac au dos, pour les premières lignes. Que les sacs sont donc lourds ! Il s'agissait de faire 15 à 20 Kms, en grande partie dans les boyaux et quels boyaux ! en pleine nuit.

A Buscourt, plus de tranchées : un simple chemin entre des ruines et d'immenses trous de marmites : un obus éclate à 40 mètres, **un des coloniaux que nous relevons**, et qui nous croise, se jette à terre, je le crois tué, non, simple prudence. Nous sommes, nous, encore insouciant du danger. Quelle nuit ! Tragique souvenir.

**Ecluse de Sormont, 21 août 1916 (à sa mère)**

Je t'écris de nouveau au son du canon, **du fond d'une tranchée assez sommaire.** Le temps est superbe et l'on se demande comment on peut avoir le courage de s'envoyer tant d'obus par un si beau soleil.



La relève a été très pénible. Depuis, j'ai dormi, mangé de tes boîtes de conserves qui valent ici leur pesant d'or, **car nous ne recevons à manger que la nuit et encore, l'arrivée des vivres est souvent bien problématique (...).**

**Tranchée Wittiking, 29 Août 1916 (à sa mère)**

**Nous ne quittons plus guère les tranchées maintenant.**

Nos hommes sont bien à plaindre : ils vivent de soupe, la viande n'arrivant le plus souvent qu'à minuit et pourrie. (...)

**M.C.** En fin août 1916, Léon Bernard obtient sa première permission de détente de 7 jours qu'il va passer à Levallois, chez sa soeur.

Ses parents habitant les régions envahies (Ourscamp) sont évacués. Il n'en aura des nouvelles qu'en juillet 1917 ...

**L.B.** - ... Les jours de "perm" passent très vite et alors je suis obligé de repartir pour rejoindre les gars de la section. Quand j'arrive ils sont sur le départ, ils ont reçu des renforts et touché de nouvelles mitrailleuses Hotchkiss qui sont plus robustes, moins fragiles que la St Etienne.

Il paraît qu'on retourne dans la Somme à peu près à l'endroit que nous avons quitté ; à Bray-sur-Somme, où nous débarquons de nuit, grouillent des soldats de toutes armes amenés là par la grande offensive. J'ai la chance de rencontrer Marcel Gross d'Ourscamp affecté au 59<sup>o</sup> bataillon de **chasseurs à pied** que nous allons relever. Par Proyart et Cappy nous gagnons l'Ecluse de Sormont qui est le point le plus avancé au pied du Mont Saint-Quentin.

Nous allons attaquer en liaison avec les anglais pour reprendre aux allemands le village d'Omiécourt.

**Après 6 heures presque de bombardement** l'attaque se développe favorablement pour nous.

Le lendemain, par **une violente contre attaque** les allemands réussissent en un point à retraverser le canal à Feuillères.

Nous sommes relevés au bout d'une quinzaine de jours. Nous quittons ce secteur et par la route nous venons cantonner à Sailly-Laurette entre Corbie et Villers-Bretonneux. On loge dans des baraques Adrian. Dans ce camp qui est assez grand travaillent beaucoup de prisonniers pour l'entretien des routes.

Pendant notre séjour ici, ma soeur m'écrit qu'Emile Gross est au 120<sup>o</sup> RI et qu'il est cantonné à Malcelcave à quelques kilomètres de Sailly-Laurette. **Je demande une permission de quelques heures à mon officier pour m'y rendre à vélo.** Hélas ! j'ai bien vu des gars du 120<sup>o</sup>, mais impossible de trouver Emile Gross. A mon grand regret.

**Lt.P. - Sailly-Laurette, 17 septembre 1916. (à son père)**

Nous voici enfin sortis de la fournaise et de nouveau au repos, depuis quarante huit heures, sous la tente.

**Hier je suis allé avec Robert de Lupel et ses camarades voir son père à Warvillers. (...)**

Nous avons eu, l'autre jour, une relève atroce, après un séjour fort pénible dans le secteur sud de la **Maisonnette**, à cause du danger perpétuel, qui nous a valu plusieurs tués et des blessés.

C'est un escadron du 9<sup>o</sup> cuirassiers qui a pris **Omiécourt** : comme début pour la 1<sup>o</sup> brigade à pied, c'est superbe et nous en sommes très fiers !

Nous constituons - **les chasseurs à pied** le reconnaissent ! les plus beaux régiments d'infanterie.

**Sailly-Laurette, 18 septembre 1916. (à son père)**

Nous sommes bientôt comme poissons dans un bocal.

Néanmoins, nous rions comme des bossus ! Dame ! nous pourrions être en ligne et ce serait encore pire : estimons nous donc bien heureux (...)

(...) Lors de mon dernier séjour au sud de la Maisonnette, j'ai cru perdre tout mon peloton : la dernière fois, **j'ai reçu 150 gros obus en une heure**, dans un rayon de 50 mètres, couverts d'éclats, pas un blessé : un vrai miracle ! J'ai protesté avec énergie et obtenu de rester en ligne où au moins les hommes avaient des abris et étaient dispersés ! (...)

Les boches **recevaient quelque chose chaque jour comme obus et tor-**



**pilles ! Ils ripostaient d'ailleurs avec précision.** Toute une nuit, la tranchée occupée par mon peloton a reçu 4 obus de 140 par dix minutes, posés comme à la main : infernal !

**L.B.** - Nous sommes début octobre 1916, nous quittons Saily-Laurette pour Villers-Bretonneux et retournons dans le secteur de Biaches et de la Maisonnette, ce sale coin de la Somme, et pour combien de temps encore ?

**Lt.P.** - **Secteur de la Maisonnette, 6 octobre 1916.** (journal)

Nous sommes relevés dans la nuit par le 9<sup>o</sup> : marmitage, le bombardement redouble, tout tremble et semble s'écrouler, c'est à devenir fou ; nul doute que la relève a été signalée. (...)

**Paris, 23 octobre 1916.** (journal)

En permission à Paris. Lever tard. Toilette interminable. Celui qui n'a pas connu la vraie vie des tranchées ne se doute pas du prix d'un long bain et des agréments d'une toilette un peu soignée. (...)

**Secteur de la Maisonnette, 3 novembre 1916.** (à son père)

Ici, pas de musique mais un bruit de canon infernal et incessant. Cela change de l'Opéra-Comique et de Puccini ! Enfin, plus de belles tenues, de linge fin, de belles bottes, mais tout simplement ma grosse tenue de toile ! A part cela le moral est bon car il fait beau depuis ce matin. Comme retour de permission, ce n'est pas banal : il faut bien s'y faire, puisque telle est notre destinée. Nos permissions sont supprimées depuis lundi ! Celles pour hopitaux ouvertes !

**Dimanche, 5 novembre 1916.** (journal)

A 10 heures, l'aumônier vient dire la messe dans le poste du **colonel de Galembert** : nous y assistons très serrés étant données les dimensions du local. C'est le colonel lui-même qui sert la messe. Dans la soirée, deux tués et trois blessés par shrapnells, dont un des meilleurs hommes de mon peloton, Poulard.

**6 novembre 1916.** (journal)

Vers 10 heures, bombardement d'une violence telle que je n'en ai pas encore entendu de pareil : les arrivées sont si fréquentes que l'on entend plus de tir de nos batteries. Elles ripostent pourtant ferme.

**Secteur de la Maisonnette, 9 novembre 1916.** (à son père)

On ne peut se faire une idée de la vie ici !

De l'eau jusqu'à mi-cuisse ! et un bombardement presque sans relâche. Les effectifs fondent avec une rapidité navrante : tués, blessés, malades etc... font que sur plus de 50 hommes il m'en reste 15 à 20 disponibles et je t'assure que ceux-là n'ont guère le temps de se reposer.

#### IV - Retour dans l'Oise - Quennevières - Hiver 16-17

"Il fait si froid qu'il faut scier la boule de pain"

**L.B.** - En début novembre 1916 nous embarquons par le train pour une destination inconnue. Nous nous retrouvons à Compiègne où nous débarquons.

Nous nous rendons à **Margny-lès-Compiègne**, en haut de Margny où nous restons une journée, puis à pied nous passons à Choisy-au-Bac, Plessis-Brion et la forêt de Laigue, au camp des Plainarts où nous restons quelques jours le temps que les trains régimentaires et les cuisines y arrivent. Nous montons en ligne directement à Quennevières, nous relevons un régiment d'infanterie, les agents de liaison, soit-disant, nous attendent déjà à la Ferme de Bimont où sera le colonel du 4<sup>o</sup> cuirassiers **de Galembert**.

Par Tracy le Mont, Bernanval, "la Pensée" où est le poste de secours, l'infirmerie et les musiciens-brancardiers (jolie maisonnette portant une croix-rouge au-dessus de sa porte).

Par la ferme de Bimont nous nous rendons sur le plateau proprement



dit à droite de notre secteur la ferme l'Ecafaut, à gauche Puisaleine et Tracy le Val, en face de nous, l'autre rebord du plateau est occupé par les "Fritz (le Bois de St Mard).

Les tranchées allemandes sont assez éloignées des nôtres aussi, en avant de nos lignes nous avons plusieurs postes qui sont plutôt des postes d'écoute reliés à la **tranchée principale** par un tout petit boyau couvert.

Toutes les réserves en hommes de troupe sont logées dans d'anciennes carrières bien aménagées de châlits en treillage, la **Grotte Mingasson**, tout près de la 1<sup>o</sup> ligne peut contenir plusieurs compagnies.

La 3<sup>o</sup> compagnie (la mienne) prend 7 jours en ligne, 7 jours à la **Grotte Mingasson** et 7 jours à Tracy le Mont où il n'y a plus aucun civil. Bombardé par de gros calibres beaucoup de maison sont en ruines.

Quand la Compagnie vient à Tracy le Mont nous logeons dans la maison d'un notaire car il y traîne partout des paperasses, le pauvre, s'il voyait sa maison dans ce triste état !

A Tracy le Mont il m'arrive de monter au clocher de l'église en partie détruite et de là je peux apercevoir par beau temps les cités d'Ourscamp, les "maisons rouges", le pont des trois arches, et la maison à côté du pont (avec des jumelles que me prête le lieutenant Duperray). (1) Quelle joie et quelle tristesse pour moi. Où sont mes parents à l'heure actuelle ? (...)

Ce secteur de Quennevières, ceux qui l'ont tenu avant nous depuis 1914, quand le front s'est stabilisé à cet endroit, l'ont bien organisé. A la ferme de Bimont où est le Colonel, il y a de bons et solides abris à l'épreuve des 105, un beau lavoir couvert pour les poilus, le cimetière à côté du poste de commandement est bien arrangé. Les premières lignes sont garnies au fond de caillebotis et les parois bien consolidées avec des fascines ou des clayonnages. Dans le poste d'écoute il y a des télescopes rudimentaires, certes, mais qui permettent de voir sans être vus. Il y a aussi des feuillées assez confortables et du chlore pour brûler les détritiques. A la "Pensée", poste de secours et infirmerie, les malades couchent sur des châlits en bois et treillage faits par des soldats.

Le quartier général de la Division est au château d'Offémont d' où partent les ordres et où les vaguemestres vont chercher les lettres et les colis et où les cabots d'ordinaire vont à la "distrib". (...)

Pendant mon séjour à Quennevières, ma soeur m'envoie un colis d'effets chauds, un peu de victuailles et une petite lampe avec un bloc d'alcool solidifié pour faire réchauffer le quart de vin et le thé que l'on nous distribue, mais qui arrive toujours froid en première ligne.

Pendant le terrible hiver 1916-17 passé dans ce secteur il a fait pendant 15 jours environ -17<sup>o</sup> la nuit et constamment -10<sup>o</sup> et -12<sup>o</sup>.

Le vin a gelé dans les tonneaux et, aux cuisines, il fallait scier la boule de pain pour la distribution (une boule pour deux).

**Lt.P. - Margny-lès-Compiègne, 14 novembre 1916 (à son père)**

Nous venons d'occuper pendant 10 jours le tiers du secteur de la Maissonnette près de Péronne que nous avons défendu cet été et les pertes ont été très supérieures à celles des derniers séjours : 13 tués, 83 blessés dont beaucoup très grièvement, 191 évacués pour maladies, fatigue, etc...

En 10 jours sans attaquer, ni être attaqués, c'est formidable, et cela te donne une idée du secteur. En un certain point, il n'y avait pas de tranchées de première ligne ! C'est l'escadron qui a eu l'honneur de les commencer et dans quelles conditions ! Les hommes sont esquinés par ce **très** pénible séjour aux tranchées et ma lettre est plutôt au-dessous de la vérité de ce que nous avons souffert : mais les souffrances s'oublent si vite ! Allons, c'est pour la France !

**Quennevières - Tranchée Lapparat, 1er décembre 1916 (à sa mère)**

Voilà le mois de novembre terminé avec un bilan pour nous de 26 jours de tranchées sur 30 !

(1) ne pas confondre : il y a bien le lieutenant du PAYRAT et le lieutenant du PERRAY



Il me semble que j'y suis depuis toujours et c'est extraordinaire la rapidité avec laquelle on s'habitue à tout. Je m'imagine maintenant que j'ai toujours vécu dans ces boyaux et ces tranchées : je ne pense plus que sacs à terre, fils de fer barbelés, patrouilles, grenades, claies, etc... (...)

**3 décembre 1916** (journal)

Nous voici de nouveau, Grévin et moi, dans la sape surchauffée et sentant une vague odeur, mélange de pétrole, de carbure, d'humidité, de rat mort, de sueur, etc ... La descente (25 marches) est assez désagréable quand on vient de dehors où l'air est pur et frais.

Je vais à 9 heures et 1/2 à la messe à **Mingasson**.

**Tracy le Mont, 22 décembre 1916** (à son père)

Je reçois à l'instant ta lettre du 19 et celle de maman, m'annonçant ma nomination comme sous-lieutenant : vous l'avez donc connue deux jours avant moi, comme je m'y attendais d'ailleurs. Moi, aussi, je suis bien content de la joie que cette nouvelle vous a causée et, comme je le disais à maman dans mon mot d'hier, je suis moins heureux du galon que de la satisfaction qu'il vous procure.

**Tranchée Lapparat, 26 décembre 1916** (à sa mère)

Nous voici à nouveau dans nos "chères" tranchées de première ligne. La pluie et surtout l'incurie de nos prédécesseurs ont transformé le secteur en un lac de boue : tout s'effondre, on enfonce jusqu'au genou et la pluie tombe de plus belle ! Notre Noël a été bien pénible cette année, pas de Messe de Minuit ni de Réveillon : le matin, une messe dans une église plus ou moins démolie et une relève le soir !

**Tracy le Mont, 1er janvier 1917** (à sa mère)

Voici une nouvelle année qui commence : que va-t-elle nous amener de bien et de mal ?

Je joins à nouveau à ma lettre les voeux les plus affectueux pour papa et pour toi.

Je compte réunir toutes mes étrennes pour me payer un beau sabre. J'y ferai graver sur la lame cette devise : Pro Déo et Patria ! et sur la poignée, nos armes.

**Lavaud, 13 janvier 1917.** (à sa mère)

Je suis de plus en plus occupé, ayant, avec une poignée d'hommes, à garder et à entretenir un secteur terrible comme étendue et mauvais état. Il neige, il faudra bientôt des bateaux pour circuler dans les boyaux et les tranchées. Ces jours-ci les boches ont répondu à notre coup de main du 29 décembre, relaté au communiqué. Ils ont échoué misérablement car le 4<sup>e</sup> cuirassiers les a reçus avec grenades, et, pourtant, tout était contre nous, et le plan boche fort bien calculé.

**Quennevières - Tranchées Lapparat, 29 janvier 1917.** (à sa mère)

On parle de mille et mille choses concernant la prochaine offensive, les tanks, les intentions des boches, les séances honteuses de la chambre, le scandale des usines de guerre d'où sortira, bien des gens le craignent, la future révolution etc ... Au milieu de tous ces potins, que penser ? que croire ?

Maintenant, la mise à pied ne me paraît plus pénible : quelle figure feront tous les embusqués de l'arrière, la paix signée ? Quelle vie "rabougrie" et "chétive" ils mènent en ce moment ! Par les temps que nous vivons, on ne peut guère concevoir, quand on a la force et la santé suffisantes, autre vie que celle du front.

Dieu veuille que l'on sache gré aux combattants de ce qu'ils ont peiné, et que l'on fasse une petite différence entre eux et les embusqués !

Pourvu que toutes nos peines ne soient pas inutiles et que la prochaine offensive donne les résultats qu'on en espère !

**Tranchée Lapparat (Quennevières), 10 février 1917**

Il fait un froid effroyable, variant la nuit de  $-15^{\circ}$  à  $-20^{\circ}$ . **Les factions de nuit sont dures !** (...)

Excuse l'écriture, il fait si froid !

**L.B.** - Vers la fin ce secteur est devenu franchement mauvais du fait que l'on nous oblige à faire des patrouilles toutes les nuits et nous devons coûte



que coûte ramener un ou deux prisonniers.

Les allemands nous rendent la pareille et toutes les nuits les veilleurs, chez nous, sont sur les dents car les allemands tâchent de faire des incursions dans nos lignes.

Une nuit un malheureux s'est fait cueillir dans la tranchée. La patrouille allemande veut l'emmener, il hurle, il se débat, les allemands dans l'impossibilité de l'emmener le lardent de coups de poignard, il meurt accroché dans le réseau de barbelé au-delà de la tranchée.

A quelques temps de là une autre tragédie a lieu dans la tranchée de première ligne au retour d'une patrouille dont je faisais partie et qui nous avait permis de faire 4 allemands prisonniers. C'était la joie et la fête dans le camp français. Ceux qui avaient le plus activement participé à cette opération sont chargés de conduire les 4 allemands au poste du colonel pour y être interrogés. Hélas, en cours de route un des gars de la patrouille qui avait gardé au dos sa musette de grenades, dont une n'avait plus le capuchon de protection et explosa, fut déchiqueté. Heureusement que l'accident eut lieu de l'autre côté d'un pare-éclats, sans quoi il y aurait eu d'autres victimes.

Dans le courant de **février 1917** le colonel décida d'installer en 2<sup>o</sup> ligne une batterie de crapouillots et de temps à autre on arrosa les tranchées allemandes de torpilles à ailettes. Les allemands ripostèrent en envoyant de chez eux des minenverfer, petites torpilles de 8 à 10 kilos très meurtrières. C'est au cours de ces bombardements que je fus **blessé** au pied par un éclat, petit mais tranchant, qui m'atteignit la cheville intérieure du pied gauche.

Après avoir coupé le cuir du brodequin cet éclat, peu profond, je pus l'enlever à la main. L'os était touché et avec le pansement que l'on m'avait fait je ne pouvais plus me chausser. Alors on m'envoya à la "Pensée", infirmerie du bataillon. Le lendemain la plaie avait supuré et le capitaine médecin-major Pernin décide que je resterai là jusqu'à guérison qu'il estimait à quelques jours.

**Lt.P. - Tracy le Mont, 16 février 1917 (journal)**

Très belle cérémonie le matin pour l'enterrement des cinq tués du 14. Le discours du **colonel de Galembert** a été remarquable, car il a insisté sur les faits qui ont accompagné ces morts "L'ordre a été donné, l'ordre a été exécuté !" (...)

**Le Plessis Brion, 7 mars 1917 (à son père)**

Nous avons été relevés dans la nuit du 5 au 6 après **le plus violent bombardement** que nous ayons subi dans le secteur. Nous avons eu deux tués et **un blessé**. Nous avons passé le reste de la nuit en forêt de Compiègne, par un froid glacial. (...)

**L.B.** - C'était la 1<sup>ère</sup> semaine de mars, tous les jours le lieutenant Duperray venait me voir, on s'ennuyait de moi là-haut, mais rien à faire pour me chausser. Maintenant le pied était enflé, tous les jours il y avait du pus. Je n'étais pas malheureux à la "Pensée" : boire, manger, dormir, lire et bien au chaud alors qu'il faisait -15<sup>o</sup> sur le Plateau.

J'en conclus que le capitaine-major voulait absolument me guérir là et il y serait peut-être arrivé mais, vers **le 15 février 1917** il allait se passer devant nos lignes un évènement au cours des patrouilles journalières, les gars du 4<sup>o</sup> cuirassiers s'apercevront que les tranchées allemandes sont vides jusqu'en 3<sup>o</sup> ligne et aux positions d'artillerie il n'y a plus personne ...

Aussitôt le régiment fait mouvement sus aux boches !

Les ordres sont : "en avant". Mais quoi faire des indisponibles, malades et éclopés de la "Pensée" ?

On décide de les évacuer sur un hopital le plus proche excepté Compiègne qui est archiplein. Aussi le lieutenant Duperray me fait descendre par **Lafon** de mon escouade tout mon barda qui est resté dans notre "cagna" là-haut, et en route ! par ambulance direction Breteuil-Ville, théâtre municipal transformé en hopital temporaire n<sup>o</sup> 38, c'est le 17 mars 1917.

Cet hopital est dirigé par un vieux médecin qui a repris du service avec la guerre, il est suppléé dans son travail par des religieuses. Il y a environ



150 lits en grande partie occupés par des blessés légers ou éclopés. On ne soigne ici qu'avec du permanganate de potasse (le dada du vieux médecin). Pour moi, bains de pied au permanganate et teinture d'iode pour dessécher la plaie ce qui réussit assez bien puisqu'au bout de 8 jours je peux me chausser de nouveau et sortir un peu en ville. Le 26 mars, je suis sortant, je n'ai pas droit à une convalescence car Breteuil est situé dans la zone des armées, mais j'ai droit à une permission de 7 jours que je vais passer à Neuilly chez ma soeur qui a trouvé une loge de concierge rue Boutard à Neuilly, qu'elle partage avec ma seconde soeur.

Paris est toujours Paris, on ne dirait pas ici que c'est la guerre (...)

J'ai reçu des nouvelles du régiment par Bob (Brion) et Lafon. Ils sont du côté de Trosly-Loire dans l'Aisne, au moment où ils m'écrivent.

La poursuite aux allemands a fait long feu ! Leur repli, on peut dire stratégique, était préparé depuis longtemps. En plus des nombreuses **destructions** laissées derrière eux : **routes coupées**, carrefours minés, **arbres abattus** en travers des routes, ponts sautés, etc ... de fortes arrières-gardes se chargent de maintenir à distance les français trop entreprenants.

Nous sommes **début avril 1917**, je repars pour le front. De la gare régulatrice Survilliers je suis dirigé sur Crépy-en-Valois (décidément toujours dans l'Oise).

Je retrouve le 1<sup>o</sup> bataillon et la 3<sup>o</sup> compagnie du 4<sup>o</sup> cuirassiers, et tous les copains grâce au lieutenant Duperray car on voulait me changer de compagnie.

Ici, à Crépy, on nous fait faire beaucoup de service en campagne avec tout le barda. On envoie beaucoup de gars en perm. ; un pourcentage jamais atteint (moi j'en reviens ...) "C'est mauvais" disent les gars aussi, en début avril, départ par étapes de Crépy pour la Ferté-Milon, Soissons, Crouy puis Clamecy où nous passons 2 jours dans des carrières.

## V - En attente de la grande offensive - "Impossible de percer"

Le front se rapproche, on attend la grande offensive. Finalement après 4 jours à Neuville-sur-Margival, Margival nous revenons à Soissons, faubourg Saint-Jacques qui est copieusement bombardé. Il y a dans toute cette région du Soissonnais des milliers de soldats de toutes armes. Nous quittons Soissons pour **Fismes** (direction de Reims).

Nous couchons sous la tente à Revillon **par un temps épouvantable. Il pleut, il neige depuis des jours.**

Nous sommes **le 15 avril**, l'offensive va se déclencher dans quelques heures. **Tout est pour la réussite.**

Hélas, au bout de 48 heures **impossible de percer : on avance, on recule**, on tient, on ne tient plus.

Finalement, en haut lieu on comprend qu'il faut arrêter le carnage, **du reste les soldats ne marchent plus.**

Donc tout est arrêté. Nous, nous n'avons pas attendu la fin pour partir et retourner une seconde fois par la route à Crépy-en-Valois où nous reprenons nos anciens cantonnements, pas pour longtemps, dans quelques jours nous retournons à peu de chose près dans le même secteur.

**Lt.P. - Epieds, 19 avril 1917 (à son père)**

*Nous venons de vivre trois journées bien dures moralement plus encore que physiquement. Jamais nous n'avons subi une telle succession de mauvais temps et de malchance.*

*La nuit du dimanche à lundi, **passée sous la tente**, au nord de Fismettes, n'avait été qu'une tempête de pluie effroyable, mais lundi s'était levé sous un ciel, sinon très clair, du moins sans pluie et, ce jour là, **toutes les espérances étaient dans les coeurs** : jamais nous n'avions eu une telle confiance, ni un*



tel espoir ! Aussi, malgré le sac et la nuit terrible nous étions partis, pleins d'enthousiasme jusqu'au moment où il a fallu faire demi-tour : **nous ne pouvions pas percer !**

Quelle désillusion et quel chagrin ! Pour la 4<sup>o</sup> fois, la percée paraissait impossible.

**Depuis nous avons marché comme les écrevisses**, changeant de cantonnement dans la nuit de lundi à mardi où, pour faire 1500 mètres, nous avons mis 3 heures 1/2 par une tempête que tu ne peux imaginer. Partis hier à 6 heures du matin par une bourrasque de **neige** qui n'a cessé qu'à notre arrivée ici ! C'est à croire que Dieu a détourné de nous ses regards, puisque, à chaque offensive, il déchaîne de tels déluges que la progression, d'abord ralentie, est finalement enrayée ! (...)

**Montgobert, 28 avril 1917 (journal)**

Réunion des officiers à Coevres, chez le colonel, pour être présentés au **général Brécard, sous les ordres duquel nous passons.** (...)

Nous apprenons notre sort : il est magnifique et jamais nous n'avons éprouvé une telle joie et une telle fierté d'être à pied ! C'est à une division de cuirassiers à pied (4<sup>o</sup> - 9<sup>o</sup> et 11<sup>o</sup> Régiments) que va incomber l'honneur de prendre le Moulin de Laffaux, charnière de la ligne Hindenburg.

Le général Brécard nous parle longuement des attaques, de leur préparation et nous donne à tous l'impression d'un chef de très grande valeur, plein de confiance et de qualités. (...)

Je crois que nous allons écrire une des plus belles pages de l'histoire de la cavalerie française !

**L.B.** - Tous les permissionnaires sont rentrés.

En route pour le chemin des Dames par un autre itinéraire cette fois : **Coeuvres, Montgobert.**

**Toute la division Brécart est là : 4<sup>o</sup> - 9<sup>o</sup> et 11<sup>o</sup> cuirassiers à pied.** Les gradés nous ont mis au courant de ce qui allait se passer (...)

**Lt.P.** - 2 mai 1917 (à sa mère)

(...) Nous sommes actuellement en pays abandonné par l'ennemi : tout ce qu'on dit les journaux n'est, hélas, que trop vrai : c'est la ruine ! Toutes les maisons sautées à la mine : il ne reste **plus un toit et tous les arbres fruitiers ont été coupés ou fendus en cercle au-dessus du sol.** Cependant, comme le pays est vert et boisé on n'a pas cette impression d'horreur et de désolation qui était la caractéristique de la Somme. (...)

## VI - Bataille de LAFFAUX BERNARD : Blessé et évacué

**Lt.P.** - 5 mai 1917 (journal)

La bataille a commencé pour nous, 1<sup>o</sup> bataillon, le 4 mai dans la soirée, quand, vers 19 H 30 nous sommes allés occuper un bois situé à l'est de Neuville-sur-Margival, à contre-pente du ravin que suit la ligne de Soissons à Laon. C'est là que nous passons la nuit, serrés les uns contre les autres. Un bruit infernal nous réveille : ce sont les tanks qui viennent se mettre à leur position de départ. Puis le 5 Mai à l'aube, nous sommes encore réveillés par l'explosion du dépôt de munitions du 9<sup>o</sup> cuirassiers : d'abord un feu d'artifice de fusées, puis le tonnerre des grenades et, pour finir, le claquement des balles qui dure un bon moment, imitant à s'y méprendre le bruit de la mitrailleuse.

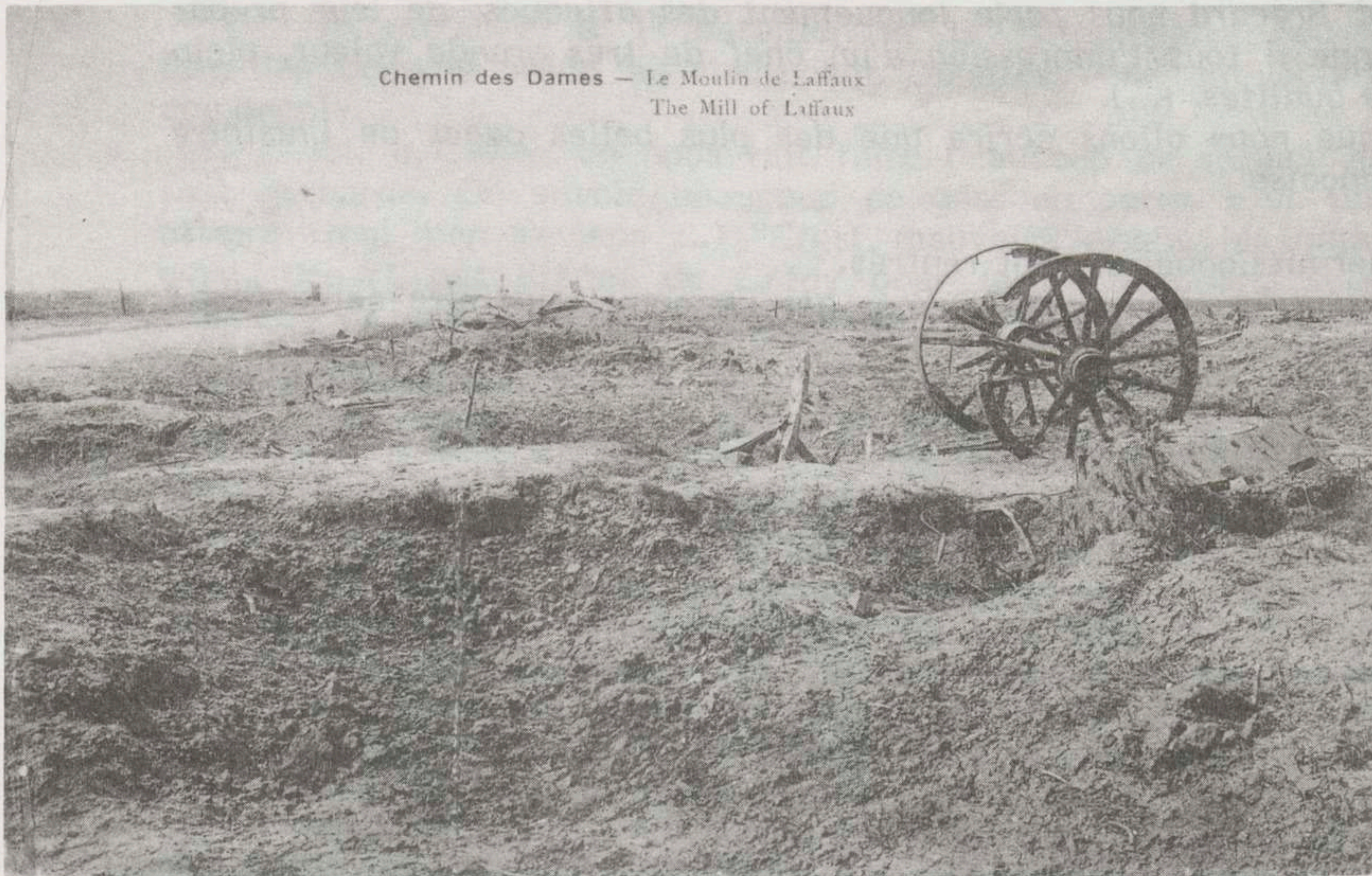
Peu après, les boches arrosent notre bois de 77 shrapnells : quelques obus malheureux blessent le capitaine Mandre, le lieutenant Grévin, le maréchal des logis Ponsignon et mettent 23 hommes hors de combat au 2<sup>o</sup> escadron !

Puis cela cesse, et nous occupons un boyau où nous restons toute la matinée. Vers midi, nous progressons jusqu'à la tranchée du Fer, ancienne ligne avancée des boches où nous prenons le dispositif d'attaque.





Chemin des Dames — Le Château de la Motte  
The Castle of La Motte



Chemin des Dames — Le Moulin de Laffaux  
The Mill of Laffaux



4<sup>me</sup> CUIRASSIERS A PIED.

« Colonel, vous devez être fier de votre Régiment ».  
PÉTAINE.

Revue de Blérancourt  
11 Juillet 1917



Mon peloton forme la gauche de la première vague du bataillon. J'ai à ma droite le peloton Catherine, à ma gauche, une patrouille fournie par le peloton **du Perray** doit rechercher la liaison avec les coloniaux. (...)

**L.B.** - L'attaque est fixée au 5 mai 1917 - 5 heures du matin.

Après un bombardement toute la nuit sur les positions allemandes.

L'artillerie allemande réplique, nous fait plusieurs blessés à la 3<sup>o</sup> compagnie, dont Bob mon copain (marchand de chevaux à La Suze (Sarthe).

On repart, peu de préparation d'artillerie.

Le 2<sup>o</sup> bataillon en liaison avec le 9<sup>o</sup> cuirassiers a réussi à enlever le Moulin de Laffaux, mais il est violemment contre-attaqué et doit céder du terrain.

Les allemands se défendent farouchement. Il s'agit pour nous d'enlever cette fois le réduit du **château de la Motte** qui empêche toute progression ultérieure.

**Lt.P.** - Vers 1 heure de l'après-midi, le 2<sup>o</sup> bataillon attaque, enlève les derniers fortins de la ligne des Abris, pénètre dans le **château de la Motte**, dans le village d'Allemant dont il occupe les lisières nord.

Le 3<sup>o</sup> bataillon l'appuie à gauche, essayant d'établir la liaison avec les coloniaux ; mais ceux-ci n'avancent pas.

Le 9<sup>o</sup> cuirassiers est également retardé au Moulin de Laffaux, à notre droite.

Notre bataillon, installé dans la tranchée du Rossignol, est couvert de 105 fusants par l'artillerie boche. A ce moment, le capitaine me donne l'ordre de me porter en avant direction l'angle sud-ouest du parc de la Motte, à ma gauche le peloton Du Perray. Mais ceux-ci ne reçoivent pas l'ordre à temps de sorte que je pars seul. Je progresse par bonds jusqu'à la tranchée des Abris, puis jusqu'à la route du Moulin de Laffaux à la Motte dont j'occupe le fossé est, ma gauche appuyée au parc de la Motte.

Nous y sommes surveillés par une mitrailleuse boche, installée dans une carrière en face : au moindre geste elle tire sur nous. Je vois alors une foule d'uniformes bleus traverser brusquement la route, s'en allant vers l'arrière : c'est le 2<sup>o</sup> bataillon qui, contre-attaqué dans le village d'Allemant se replie en évacuant le château de la Motte, le commandant Meillon vient d'être tué, la situation se corse.

J'envoie une patrouille voir ce qui se passe dans le parc de la Motte; il est inoccupé. Le peloton du Perray est resté dans la tranchée des Abris.

**Jordery** qui m'avait rejoint est tué par une balle de mitrailleuse qui l'atteint au cou.

**L.B.** - On fait à peu près la moitié du chemin qui nous sépare du **château de la Motte** mais l'attaque est clouée net par **les mitrailleuses allemandes**. Des hommes tombent. Pas mal de tués dont un nouveau chef de section, **l'aspirant Jordery**, un bordelais nouvellement arrivé en renfort.

**Lt.P.** - Je reste donc seul avec une quinzaine d'hommes de mon peloton, très en avant. La situation devient de plus en plus grave car **les boches ont repéré la route et l'arrosent consciencieusement**.

La nuit tombe et empêche de distinguer ce qui sort de la Motte.

Tout à coup, en me retournant, je vois partir de la tranchée française une fusée à 6 feux : tir de barrage. C'est fou ! Je vais tout prendre sur mon peloton ! J'envoie **Lafon** prévenir le capitaine de ma position et, en attendant son retour, je recule de l'autre côté de la route, sur laquelle le barrage se déclenche, pendant que l'artillerie ennemie bombarde violemment.

Enfin, à 19 heures le capitaine de Fromont me donne l'ordre de rejoindre l'escadron dans la tranchée des Abris.

Cette phase de l'attaque a été pour moi la partie la plus intéressante de toute la bataille : j'ai eu, ce jour là, l'intuition de la valeur de mes hommes, et j'ai été fier de la poignée de braves qui me restait, alors que dans mon



voisinage, il n'y avait plus personne. (...)

La journée n'était pas finie : le capitaine Bléry arrive portant l'ordre d'occuper le château de la Motte.

Je suis chargé d'y envoyer une patrouille : celle-ci revient en disant que les boches y sont installés en nombre.

**L.B.** - A la tombée de la nuit, je suis désigné avec quelques copains pour faire une patrouille (que je dois diriger, il n'y a plus de caporal à l'escouade).

On visite les abords du château. Les allemands sont en éveil et, au moindre bruit les mitrailleuses et les grenades "presse-purée" rappellent. Enfin, on s'en sort.

Tirs de destruction sur le château et le parc en attendant l'attaque.

**M.C.** (Cette patrouille est confirmée par la citation à l'ordre de la brigade suivante : Bernard Léon, 3570 cavalier au 3<sup>e</sup> escadron du 4<sup>e</sup> cuirassiers à pied, blessé le 6 mai 1917, à la tête de ses grenadiers en abordant le château de la Motte, où il avait fait la veille une patrouille qui lui avait permis de rapporter des renseignements précieux).

**Lt.P.** - L'ordre n'est plus exécutable sans préparation d'artillerie : celle-ci opère donc un tir de destruction sur la Motte pendant la nuit, alors que nous nous organisons dans la tranchée des Abris, en y creusant des trous individuels.

On va chercher le corps de Jordery, celui de Belleville et quelques blessés tombés en avant de la tranchée.

Tout à coup un orage formidable se déchaine, tonnerre et pluie. Les cataractes du ciel sont ouvertes et, de ma vie, je n'ai vu pleuvoir aussi longtemps et aussi fort ! Instantanément la tranchée est inondée et comme nous mourons de soif, nous puisons à même dans les trous d'obus pour nous désaltérer. (...)

**Dimanche, 6 mai 1917** (journal)

A 3 heures et 1/2 du matin, surgit un agent de liaison par la pluie battante : l'escadron doit aller à la tranchée de la Banquise. Nous partons par un, pendant que se déclenche autour de nous le plus formidable barrage d'artillerie lourde que j'ai jamais subi.

Nous arrivons à la tranchée que nous trouvons bouleversée et pleine de cadavres.

Vers 15 heures le capitaine reçoit l'ordre d'attaquer : nous partons par un dans la tranchée de la Banquise arrosée de shrapnells qui tuent un homme, blessent Carney et trois hommes. Je suis en tête de mon peloton, nous sommes retapés prêts à aller de l'avant.

L'heure de l'assaut arrive : on sort de la tranchée, on saute en plaine, on se forme tant bien que mal, et : " En avant ! "

**L.B.** - Et c'est l'attaque .. En avant ! En avant ! (le 6)

Nous sommes en plein découvert, impossible de reculer, ni d'avancer. On se terre, on s'aplatit comme on peut.

On s'installe, on s'interroge d'un trou ou abri précaire. On ne peut rester là. L'artillerie allemande s'en mêle.

Vers 14 heures on reçoit du renfort du bataillon en réserve. On repart donc de nouveau sous un bon barrage d'artillerie devant nous.

Les allemands qui nous accablaient déguerpissent. La section en ramasse 7 dans un trou d'obus.

**Lt.P.** - Toute la vie, je me souviendrai de cette attaque, une vraie manoeuvre : le capitaine de Fromont, splendide, dirigeant son escadron avec sa canne et son sifflet : les hommes que l'on a peine à retenir, tellement on est soi-même entraîné, poussé par cette envie irrésistible de bondir dans cette ferme, dans ce château de la Motte que l'on sait plein de boches !

Cependant les boches nous ont vus et le barrage de 105 se déclenche : un homme a la tête enlevée. Ils tirent heureusement pour nous trop long, mais c'est, derrière nous, l'Etat-Major du bataillon qui est atteint : le capitaine Bléry est frappé mortellement par un éclat d'obus.



**L.B.** - Barrage allemand heureusement tardif, on est passé. Cette fois, nous sommes tout près du château, d'un seul élan nous nous terrons dans les éboulis du château.

Une légère pause et : "En avant" de nouveau avant que l'artillerie allemande réagisse.

Le **capitaine Fromont** donne l'ordre de poursuivre l'attaque, fusée verte : artillerie allonge le tir, les allemands terrés et cachés derrière les gros arbres abattus nous attendent. De suite c'est le corps à corps, on s'égorge dans ce fouillis, ça crache de partout, on ne distingue plus rien.

**Fumée, explosions, les mitrailleuses et fusils-mitrailleurs crachent de partout.**

On s'interpelle d'une section à l'autre, on crie, on s'insulte entre combattants des deux camps et à travers tout ça les **chefs de sections qui crient : "En avant ! En avant !"**.

Des hommes tombent, allemands et français et puis ... **C'est mon tour d'être touché** par un éclat. Je me retrouve par terre, quelqu'un m'a ramassé et m'a adossé au mur du château.

**Lt.P.** - A environ 100 mètres de la route se déclenche sur nous un tir fauchant de mitrailleuses, tir impressionnant, mais qu'importe : "En avant !".

Je rattrape avec la première vague le capitaine de Roulet qui est à ma droite : de loin, il me montre la Ferme de la Motte et me fait signe d'y pénétrer.

Je préviens Catherine et d'un seul coup toute la vague s'y précipite **sauf ceux que frappent les mitrailleuses**. Car il y en a partout des mitrailleuses, dans la vallée Guerbette, dans le château, dans le parc à droite sur la route : cela claque dans tous les sens, c'est à devenir fou !

Avec la poignée d'hommes qui m'entourent je fouille la ferme de fond en comble. (...)

Cependant la nuit vient, l'ennemi commence à arroser sérieusement le château de la Motte ! On sent un certain flottement du côté du 9<sup>e</sup> escadron qui fait passer le mot "repli". Mes hommes commencent le mouvement. Ne recevant pas confirmation de cet ordre je leur fais reprendre leur place. Comme hier soir, on demande de la tranchée des Abris : tir de barrage. Cela devient grave. Au même moment un agent de liaison m'apporte l'ordre d'évacuation de la Motte, avec repli sur la tranchée des Abris.

La période des attaques était finie.

Celle d'occupation, à mon avis, la plus dure commençait qui nous avait coûté très cher (...)

A mon peloton je compte Ponsignon et Charton blessés le 5.

Gentrix tué le 6, Pelletier disparu le 6.

**Bernard, Lafon, Wauquier, Routier, Navéos, Graffe, Brion, Marchais, Ragon, Parel, Clavarin, Josselin, Carpentier** blessés le 6, presque tous par les mitrailleuses.

**L.B.** - Quand j'ai repris mes sens, je me suis déplacé cherchant un peu d'abri et je suis resté un moment de nouveau inconscient.

Quand je suis revenu à moi, quelqu'un s'était occupé de moi, on m'avait coupé la manche de ma capote et de la veste pour voir où et comment j'étais touché. (...)

J'ai repris un peu de force pour me replier vers l'arrière, je suis baigné de sang. Je m'installe dans un trou d'obus. Il fait chaud, très chaud, pas d'air dans cet immense entonnoir.

Je vois passer beaucoup de blessés plus ou moins touchés, des allemands prisonniers et blessés qui se soutiennent.

Pour la première fois j'aperçois des brancardiers du 11<sup>e</sup> cuirassiers. Je les appelle, ils m'emportent et me conduisent au poste de secours du bataillon. Le poste de secours et les boyaux adjacents sont remplis de blessés. "Les plus touchés avant" dit le sergent brancardier. On me descend dans l'abri, le capitaine-major Pernin me reconnaît. Pique d'huile camphrée pour le coeur,



pansement et l'indispensable étiquette à la boutonnière (diagnostic sommaire pour l'ambulance) et en route ! Véhiculé par des indo-chinois-infirmiers à travers les tranchées sur un brancard accroché à une petite voiture étroite jusqu'à Neuville-sur-Margival où les autos ambulances viennent chercher les blessés, le brancard est hissé dans l'ambulance qui m'emmène à Vierzy dans un hôpital construit en toile où l'on radiographie, on opère et enlève l'éclat, on m'emmène à Soissons, les trains sanitaires sont sous pression prêts à partir.

On me donne de la tisane puis le train pulmann s'ébranle direction Paris. On s'arrête à Juvisy. Les infirmières s'affairent dans les wagons et descendent quelques blessés qui ne sont pas bien et l'on repart, on roule toute la nuit. Le lendemain matin nous sommes au terminus : Bagnoles de l'Orne. On nous transporte au Grand Hôtel, une immense bâtisse de plusieurs étages transformé comme tous les hôtels du coin en hopital temporaire. Ici, plein de soldats blessés, il n'y a qu'à voir le grand parc de l'hôtel chaque après-midi, il y a beaucoup de soldats qui ont le droit de sortir un peu.

On m'a installé au 1<sup>o</sup> étage, dans un bon lit. (...)

Au bout d'un mois je quitte l'hôpital 5/51 à Bagnoles pour être transféré dans un autre hopital de la région à Tinchebray-Orne, sorte d'ancien couvent transformé en ambulance. On me fait faire tous les jours une séance de mécanothérapie pour rééduquer mon bras. J'y suis bien soigné et bien nourri (...)

J'ai reçu des nouvelles des copains ...

#### **Lt.P. - Lundi, 7 mai 1917.**

La nuit commence par un tir de barrage de chez nous. Puis calme, pluie, temps affreux. A l'aube, progression de boches, de trou d'obus en trou d'obus : ils finissent par s'établir en avant de la route et, malgré les tirs incessants de destruction de notre artillerie nous voyons leurs positions s'organiser peu à peu : sans aucun doute, ce sont des parallèles de départ. Quand vont-ils attaquer ? Avec Delesalle, j'organise notre coin de tranchée : j'ai pu réunir tout ce qui reste du 2<sup>o</sup> et du 3<sup>o</sup> pelotons autour d'un blockhaus boche où sont placées trois sections de mitrailleuses. Malheureusement, trois pièces sont restées dehors sans être camouflées : l'effet ne se fait pas attendre et les boches nous arrosent copieusement d'obus de tous genres et de tous calibres.

Vie atroce où, à chaque instant, on se demande si l'on ne va pas être tué ! Combien de fois n'ai-je pas dit à Delesalle : "C'est sûr, nous allons mourir ici !". Jamais je n'ai senti autant le réconfort d'avoir un ami près de moi en de semblables moments : nous ne nous quitions pas pour être bien sûrs de ne pas être tués l'un sans l'autre ! Le soir, des éléments du 11<sup>o</sup> escadron, à ma gauche, sont relevés et je dois m'étendre jusqu'aux coloniaux.

Ceux-ci sont très loin et je n'ai pas assez d'hommes pour assurer la liaison avec eux. Le lendemain seulement une section de mitrailleuses sera placée pour flanquer le trou énorme qui s'étend entre le 9<sup>o</sup> escadron et nous. Nous installons quelques réseaux Brun et commençons à aménager la tranchée, on envoie des hommes chercher du vin et de la gniole, et on mange les vivres de réserve des tués, très nombreux autour de nous !

**Mercredi, 9 mai 1917 (journal) (...)**

La journée nous paraît interminable : il a fallu rentrer dans la casemate des mitrailleurs où je fais serrer tout l'escadron, car les boches opèrent sur nous un réglage avec de l'artillerie lourde. Plus de 30 obus éclatent dans un rayon de 10 mètres autour de la casemate, 4 ou 5 tombent dessus et l'ébranlent. (...)

Dans l'après-midi, l'ordre de relève arrive, les coloniaux nous remplacent cette nuit.

**Villers-la-Fosse, 10 mai 1917 (journal)**

Le bataillon se réunit à Neuville-sur-Margival, ce sont des explosions de joie, des effusions de toutes parts ! (...)

A Villers-La-Fosse, je trouve quelques permissionnaires rentrant, cela va compléter un peu mon malheureux peloton réduit à onze hommes ! (...)

**Crépy-en-Valois, 11 mai 1917 (journal) (...)**

Nous montons en auto, traversons Soissons et, par une route ravissante, arrivons à Crépy-en-Valois où nous défilons devant le général Robillot qui



nous a préparé une réception inoubliable ! (...)

IL serre la main du colonel et nous défilons ensuite devant lui, entrant ainsi couverts de gloire & de boue dans les rues de Crépy. Les habitants se précipitent, nous acclament, demandant des nouvelles des absents : les réponses font venir plus d'une larme aux yeux de cette population qui aime tant le 4<sup>o</sup> cuirassiers.

Mêmes cantonnements pour l'escadron qu'avant la bataille.

**L.B.** - ... J'ai reçu des nouvelles des copains.

Tout d'abord de Lafon, qui est à Bagnoles-de-l'Orne.

**1er Juin 1917**, (lettre)

Mon vieux Léon - J'apprends à l'instant par une lettre de Lucien (Guérin) que tu as été blessé presque en même temps que moi, puis évacué sur Tinchebray. Mais il ne me parle pas de la situation ni de la gravité de ta blessure. J'espère que ce n'est rien de grave et que cet accident n'aura eu que l'avantage de te procurer quelques semaines de repos.

Pour moi, j'ai été touché au ventre par deux éclats qui, après avoir traversé ma gourde pleine de flotte n'ont pénétré qu'à 4 cm. On a craint quelque temps une péritonite mais il n'y a eu aucune complication et je suis maintenant absolument hors de danger ...

... J'ai eu des nouvelles du peloton : beaucoup de blessés, quelques tués parmi lesquels : Pelletier, Calonne, Michel et Gaunoux. Nous pouvons donc nous estimer heureux d'autant plus que nous passerons une paire de mois tranquilles. Bon courage, j'attends avec impatience de tes nouvelles.

**Lt.P.** - **Coucy-le-château, 3 juin** (à son père)

Le colonel de Galembert vient de me remettre ma croix de guerre. En l'accrochant à ma vareuse, il m'a dit combien il regrettait que tu ne sois pas là. (...)

**Blérancourt, 11 juillet 1917** (journal)

Des camions viennent nous chercher et nous débarquent à Blérancourt pour la revue. Vers 9 H 45 "garde à vous" voici les généraux Ferraud, Robillot, de Boissieu, de la Garenne, Violant.

Le général Brécard les reçoit, puis se poste au centre du terrain : il a un cheval alezan superbe, une tenue et un harnachement éclatants. Arrive ensuite le général Humbert et enfin, le général en chef Pétain : la Marseillaise éclate, le général Brécard se précipite au galop pour le recevoir et les généraux, suivis de leurs officiers d'ordonnance, passent devant le front des troupes. Temps superbe, des avions, le spectacle est magnifique !

Le général Pétain s'arrête face aux cuirassiers. Les trois colonels, de Galembert du 4<sup>o</sup>, Thureau du 9<sup>o</sup> et de la Tour du 11<sup>o</sup> s'avancent, portant leur étendard. On ouvre le ban et on présente les armes au commandement du général Pétain qui, après lecture des citations attache les croix de guerre dans les plis des étendards et embrasse les colonels, geste sublime ! Le remerciement de la France toute entière aux régiments de Laffaux : cérémonie inoubliable, la plus belle que connaisse l'histoire de la cavalerie pendant la guerre.

Puis le général fait demi-tour et le défilé commence, défilé remarquable a-t-on dit spécialement pour le 4<sup>o</sup> cuirassiers.

Le général Pétain nous dit quelques mots de simple réflexion, bien pesés.

"La cavalerie à pied, à Laffaux a prouvé que l'on pouvait compter sur elle".

"La cavalerie a eu un rôle pénible à jouer au moment des dernières mutineries : elle a conservé la discipline perdue dans d'autres corps".

Les généraux s'en vont saluant. (...)

**L.B.** - **Nous sommes fin juillet 1917.**

A Tinchebray, les jours s'écoulaient paisiblement.

Je viens de recevoir de très bonnes nouvelles : papa, maman et ma plus jeune soeur sont rapatriés par l'Allemagne et la Suisse. (...)



(...) Je suis avisé d'avoir à me présenter à une commission de réforme siégeant à Argentan, pour statuer sur ma blessure. Je suis toujours "service armé", mais inapte, pendant six mois, à tous les fronts, avec changement d'arme, car "exempté de porter le sac d'infanterie".

J'obtiens également une convalescence d'un mois.

**Début septembre 1917.**

Je quitte Argentan et j'ai hâte de revoir mes parents qui sont à Paris, avec mes soeurs. Que dire, de nos retrouvailles après 3 ans de séparation et toutes les misères passées : heureux à nous raconter de tout !

J'ai même été faire un tour à Ourscamp lors de ma permission, pour contenter mes parents. Dans la cité, il n'y a plus de portes à aucune entrée et tous les carreaux sont cassés. Les murs portent de nombreuses inscriptions en allemand et en français.

A l'intérieur il n'y a plus chez nous que le lit de chêne clair troué de plusieurs balles et un buffet. L'armoire de maman n'a plus de portes et tout ce qui reste traîne et est déchiré dans les escaliers et les couloirs de la cité. **C'est triste à voir.**

Ma permission s'achève et, comme j'ai un mois de convalescence je ne rejoins pas le régiment au front, mais le dépôt qui est à Thouars dans les Deux-Sèvres.

A Thouars je retrouve tous les gars de la section qui ont été blessés avant ou après moi. (...)

Je travaille au bureau. C'est moi qui fais et distribue les permissions, tiens le fichier. J'ai un vélo avec lequel je porte chaque jour les papiers signés du capitaine et la situation journalière au bureau du commandant.

Je couche au bureau même, dans un lit. Tous les soirs nous mangeons, non pas à la gamelle, mais dans la petite buvette de Mme Guillou. On joue aux cartes, au billard. Quand Simian est là avec son violon nous chantons (moi surtout) : Tout le long de la Tamise, Ferme tes jolis yeux, Reviens vers le bonheur, etc ... et aussi ce qui nous rappelle de bien tristes jours passés :

Adieu la vie, Adieu l'amour,	)      ici, on chante
Adieu toutes les femmes,	
C'en est fini	
Et pour toujours	
En cette guerre infâme	
C'est à Laffaux	
Sur le Plateau	)      tous
Qu'on va laisser sa peau	)      ensemble
C'est nous les condamnés	
C'est nous les sacrifiés	

Les rues de Thouars n'ont plus de secret pour moi, je les ai toutes parcourues à vélo. (...)

**Lt.P. - Sélens, 7 septembre 1917 (à sa mère)**

Nous avons fait un pèlerinage à ce secteur de Quennevières que nous occupions tout cet hiver : **quel triste spectacle que cette zone dévastée !** Ces tranchées désertes où l'herbe a poussé sont encore plus lugubres que lorsqu'on y risquait obus et torpilles. Et puis, tous ces coins sont bondés de souvenirs, les uns agréables, les autres pénibles, et les endroits que l'on croyait si bien connaître prennent un tout autre aspect vu de la plaine et des lignes ennemies, en partie comblées. Nous avons poussé jusqu'à Tracy-le-Mont, village bombardé où nous allions au repos ; il est habité et cela en change l'aspect du tout au tout. Si bien que nous sommes revenus de cette visite avec une impression à la fois de tristesse mais aussi de joie de penser que les boches en sont bien loin maintenant. Combien je donnerais pour pouvoir visiter de la sorte Laffaux, ou le secteur que nous occupons en ce moment ! (...)

**L.B. - 24 février 1918 (lettre de Lafon)**

Mon vieux Léon - Je te dois une longue lettre car, depuis le temps que je ne t'ai écrit, tu es en droit de supposer que mes deux bras déjà pas



mal cintrés se sont complètement retournés au point de m'interdire de tenir une plume ...

Je suis encore à l'infirmerie où mon entorse achève de se rétablir.

Demain ou après-demain doit avoir lieu un premier départ de 400 hommes à destination du vrai front. En raison du tempérament rebiqueur de la 35/bis il avait été question de la faire barrer toute entière sans tenir compte de l'ancienneté de front. Explications avec l'officier-capitaine puis contre-décision qui fait trisser au riff d'abord les "recus". Résultat la 35/bis encore moins dans les huiles !

Il y a trois jours un bruit de discussion me fait ouvrir la fenêtre et j'aperçois venant à la visite une invasion de poilus de la compagnie. Je me renseigne : la veille au soir, portions de barbaque nouveau-né, accompagnées d'un riz immangeable : pas crevé, brûlé et rempli d'asticots. Les trois sections qui mangent à la même cuisine et qui plusieurs fois avaient réclamé pour la nourriture ayant pris parti de faire pâle le lendemain, J. cabot de jour qui est pourtant cossard, se lève de grand matin pour marquer sur le cahier : 80 malades. Malgré le bienfondé de leur réclamation, tous les manifestants ont attrapé 8 jours de salle, ce qui leur interdit l'entrée des bistrots. Quant aux clebs, 8 jours de caisse avec des motifs pépères de détournement de mineurs : Lecaillé, Deparis et Dumortier n'ont pas leurs galons bien fixes. En attendant ils purgent leur peine et je les ai photographiés aujourd'hui tous les trois avec leur sac.

Vivement la fine et le dépôt-Thouars, ou encore mieux : vivement la paix qu'on s'en aille pour de bon. Jusqu'au bout quand même il faut tenir ! Puisque les russes ont lâché, mais que diable fait donc la Roumanie ?

Meilleures amitiés de tous et à tous.

M.C. (Lafon sera grièvement blessé lors de la bataille du Plémont en début juin 1918).

## VII - La ruée des allemands sur Paris -

### Combat d'Ugny-Le-Gay - Noyon est pris -

#### - "Mais la marche de l'ennemi est arrêtée" 24-26 Mars 1918 -

*Lt.P. - 10 mars 1918 (à sa mère)*

*Je suis inquiet en ce moment pour vous, et j'attends avec impatience de vos nouvelles. Si des raids se multiplient, la vie va devenir impossible à Paris, et je suis très ennuyé de vous y savoir. (...)*

*Ce sera, ma dernière lettre avant ma permission.*

**L.B. - Fin Mars 1918**

Les allemands attaquent à outrance.

Des deux côtés on est au "bout du rouleau".

Ils veulent finir la guerre à tout prix et visent la direction de Paris (comme en 1914). L'affaire est bien préparée ; les français et les anglais sont surpris, partout les anglais lâchent les premiers et toutes les troupes sont séparées et débordées.

#### **Le front craque !**

Donc, pour empêcher les allemands d'avancer "trop vite" on va racler tous les dépôts et casernes pour boucher la brèche immense créée dans le front français d'autant plus que les anglais ne sont pour ainsi dire plus en course.

A Thouars, l'ordre arrive comme une bombe. Tous les gars du dépôt vont passer la visite médicale le lendemain - pour la frime - et tout le détachement part dans quelques jours pour le front, directement.

C'est de la forêt de Senlis que des camions nous prennent le 23 et nous débarquons en pleine nuit à Catigny vers Noyon.

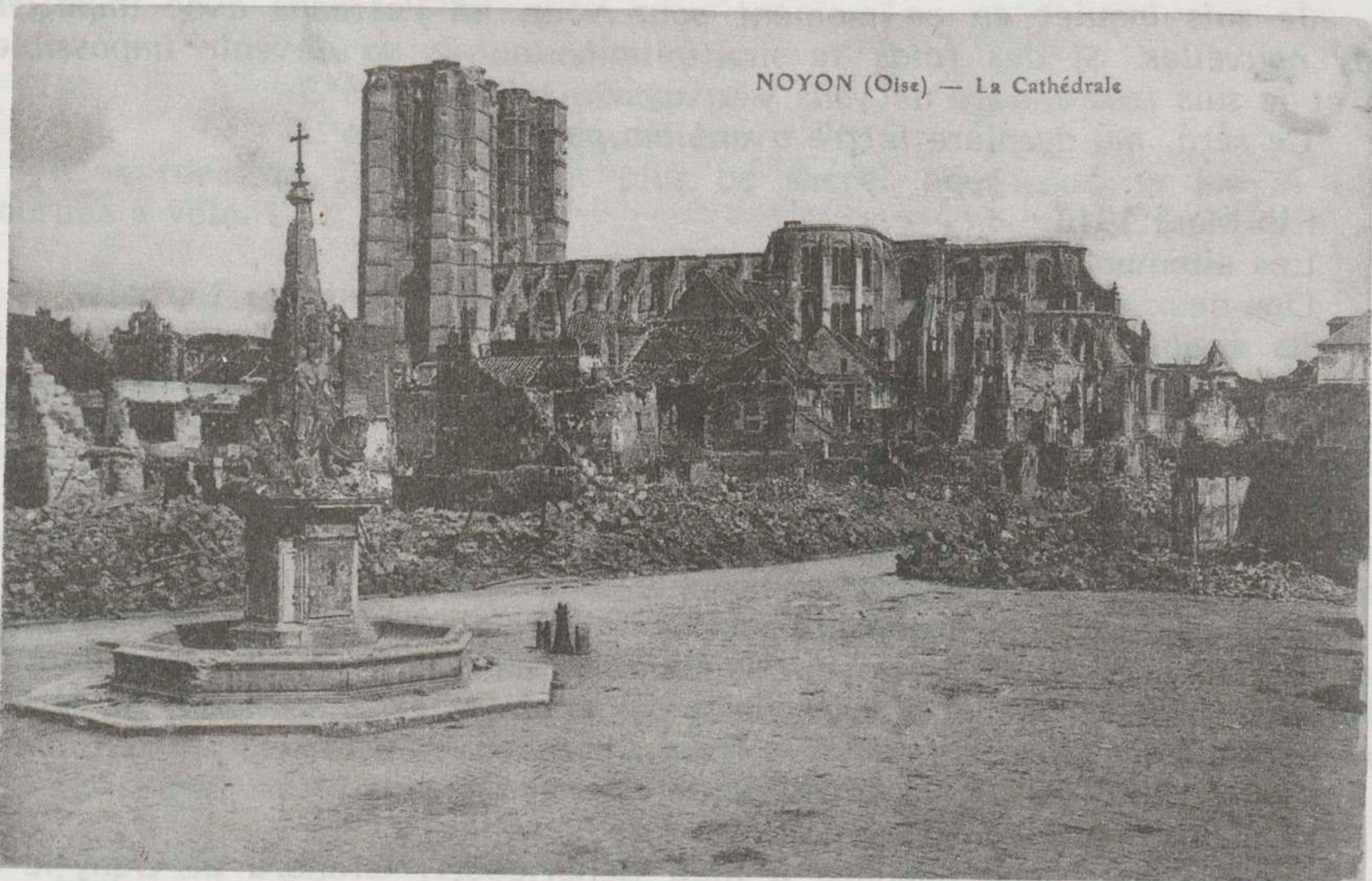
De Catigny nous gagnons à pied Béhéricourt, Grandru et Ugny-le-Gay (du Noyonnais bien que dans l'Aisne). Il y a un brouillard à couper au couteau





*Bois de Malcouronne*

LE 25 MARS, NOYON  
EST PRIS



NOYON (Oise) — La Cathédrale



le matin du 24. Comme il n'y a plus de contact avec les allemands depuis la veille, on opère par patrouille en avant et en tâtant dans ce maudit brouillard. Vers 8 heures du matin lorsque le brouillard se dissipe on voit les allemands partout, ça grouille ; les boches avancent, c'est une marée : mitrailleuses légères portées à bras par des soldats qui tirent en marchant, devant un barrage serré de 77. Aussitôt les patrouilles se replient, signalent des allemands partout, des infiltrations qui s'égaillent et font des prisonniers français en masse. Enfin, la surprise passée on s'organise au bataillon, on arrive tant bien que mal à établir un semblant de front, on cherche partout des liaisons à droite ou à gauche, mais c'est précaire. Le colonel décide de se replier pour se couvrir et décide de faire quelque contre-attaque. Hélas, ces compagnies sont brisées dès qu'elles débouchent. Aussi devant cette poussée qu'il est impossible de contenir sans artillerie, les renforts n'ayant pu arriver à temps, le colonel décide de rompre et de se replier sur Noyon qui est en feu et qui sera le lendemain même occupé par les allemands.

Dans cette bagarre, je pense à mes parents qui, tout près d'ici revenus à Ourscamp depuis quelques mois et bien contents d'être à nouveau chez eux.

Par la suite ils m'ont raconté leur départ des "Maisons Rouges" en pleine nuit, des soldats français qui se repliaient sont venus les prévenir et et prévenir à la ferme d'Ourscamp que les allemands seraient là le lendemain matin. Alors, ils sont repartis par la route avec les fermiers, quelques tombeaux et voitures tirés par des chevaux ...

Mais revenons au combat d'Ugny-le-Gay à la suite duquel le régiment fut dans l'obligation de décrocher en vitesse pour ne pas être capturé en entier par les troupes allemandes.

Nous traversons Noyon qui est en flammes, car les soldats ont reçu l'ordre de mettre le feu à tout ce qu'ils ne peuvent emporter. Comme il existait dans la ville un gros dépôt d'essence et également un gros dépôt de bobines de fil téléphonique qui brûle tout noir en dégageant une telle chaleur que tout est cuit dans un rayon de 500 m. Après avoir traversé Noyon où règne une belle pagaille, nous nous replions sur **Varesne** et **Pontoise** et tenons position sur la rivière l'Aisne à Pont à la Fosse.

Après la prise de Noyon et des environs les allemands se heurtent aux défenses naturelles du Mont-Renaud et de la Petite-Suisse (dont le massif forestier de Thiescourt et le Plémont). Là, ils n'insistent pas, le morceau est dur, ils verront plus tard donc, momentanément **la marche sur Paris par la vallée de l'Oise est arrêtée.**

**Lt.P. - Paris, 23 mars 1918 (journal)**

J'étais dans mon tub quand tout à coup l'alerte sonne. Les bombes tombent à intervalles réguliers, dans l'est de Paris, il y a des victimes à la gare de l'Est. Papa nous rapporte du Ministère l'explication la plus inattendue de ces bombes : Paris a été bombardé par un canon tirant de plus de 100 kilomètres des obus de 240. Décidément, les boches sont capables de tout ! Les nouvelles du front anglais sont graves, le front serait rompu et les allemands près de Ham. En trois jours, ils ont été terriblement vite.

Quant aux anglais, je ne puis dire assez mon dégoût pour eux ! Quand je pense qu'à Verdun, sans tranchées ni artillerie nous avons tenu pendant 6 mois, malgré les plus effroyables assauts ! Maintenant les boches attaquent les anglais après 4 heures de préparation d'artillerie **et tout craque !**

Dans la soirée nouvelle alerte ! cela commence à devenir exaspérant !

**Paris, 24 mars 1918 (journal)**

Les nouvelles deviennent de plus en plus graves, l'armée Humbert, dont je fais partie, est engagée et a repris Tergnier, perdu par les anglais. Où vais-je retrouver mon régiment ?

Je quitte Paris une fois de plus dans des conditions pénibles.

Je vais probablement rejoindre mes cuirassiers en pleine bataille et c'est avec une réelle appréhension de ne plus revenir que je quitte ce bureau. *Fiat Voluntas Dei !*

Et puis, je suis content de me battre et de courir des dangers, puisque



c'est pour défendre ceux qui me sont chers !

**La Pommeraye, 26 mars 1918** (à sa mère)

**(près de Pontoise et Varesnes)**

J'ai rejoint mon poste dans la bataille et n'ai plus que 3 hommes de ma section ! Bataille héroïque, sans artillerie ni grenades, résistance acharnée dans un terrain extrêmement difficile, devant un ennemi cinq fois plus nombreux, voilà ce qu'a fait la division ! (...)

**Bois de la Montagne (près Carlepont), 3 avril 1918**

La semaine passée depuis mon retour de permission a été assez dure. Ici, non seulement nous tenons, mais nous dominons, même nettement l'aviation et l'artillerie ennemies. Voici de nouveaux détails sur ma section : sur 27 qui ont pris part au combat d'**Ugny-le-Gay** il y a 6 rescapés, 2 blessés évacués, 19 disparus dont 11 blessés ; c'est te dire si mes hommes se sont héroïquement battus, plutôt que de lâcher le terrain, cela ne m'étonne pas d'eux et je savais que je pouvais compter sur eux. C'est un crêve-coeur pour moi de les avoir perdus, jamais je ne retrouverai une aussi magnifique section ! Ce combat d'Ugny-le-Gay fait partie de la bataille de Noyon, qui est en quelque sorte une victoire, puisque les troupes mises sous les ordres du général Pellé ont réussi à **barrer à l'ennemi la vallée de l'Oise et la route de Paris.**

**Annel, 13 avril 1918** (à sa marraine)

Que pensez-vous des événements ?

(offensive allemande et recul de l'armée britannique)

Vous savez que je n'ai jamais beaucoup porté dans mon coeur vos grands amis anglais : je crois que je ne m'étais pas trompé ! Pour nous en consoler, constatons que Tommy est très brave, mais que ses Etats-Majors n'y entendent rien. Heureusement qu'ils ont fini par admettre l'autorité de Foch : elle équivaut à une grosse victoire sur les boches. (...)

**L.B.** - Les allemands vont porter tous leurs efforts sur le Soissonnais et en quelques décades **ils vont reprendre aux français cette fois tout** le secteur du chemin des Dames et vont créer une immense poche dans le front français raflant énormément de prisonniers sans compter le matériel que les français avaient amassé dans cette région à la suite des violents combats qui s'y sont déroulés d'avril 17. à octobre 17.

Les troupes anglaises jubilent du coup car, après la débacle au nord et nord-ouest de Noyon, à la soudure des deux fronts où les anglais avaient lamentablement lâchés à peine un mois avant, **les français n'avaient pas manqué** de les faire passer pour des "petits soldats". Hélas, leur tour allait arriver pareil, peut-être pire.

Pour moi, après une période de cantonnement à Jaux et Armancourt près de Compiègne, la guerre, celle du moins des tranchées et du front, est finie. J'ai reçu des nouvelles de ma demande pour l'aviation (changement d'arme). Je vais quitter le 4<sup>o</sup> cuirassiers. Je suis détaché au 1<sup>o</sup> groupe d'aviation à Dijon-Longvic où j'arrive le 30 avril 1918.

\*\*\*\*\*

**M.C.** Ici s'arrête l'histoire de ces deux jeunes combattants, au moment où un destin différent les sépare à jamais.

L'un, Henri du PAYRAT, continue la guerre dans les rangs du 4<sup>o</sup> cuirassiers.

Il se distingue dans la bataille du Plémont, puis en Champagne devant le Bois de Cernay en Dormois où il est tué le 28 septembre 1918.

L'autre, Léon BERNARD, admis à l'aviation d'observation et bombardement, apprend le pilotage au camp des Loyettes près Ambérieu.

C'est en convalescence à l'hôpital d'Aurillac où il a été envoyé à la suite d'une broncho-pneumonie, qu'il écrit : "J'ai eu le bonheur d'entendre sonner les cloches qui annonçaient que l'Armistice était signé".

**Sources :**

- Lettres et journal de guerre du lieutenant Henri du PAYRAT - Paris - Plon Nourrit et Cie - 1920.
- "Mon temps" Léon Bernard - 1962/63